Après la ville : regard sur l'imaginaire de la métropole

Sébastien Thiery

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/357>

DOI : 10.4000/quaderni.357

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2011

Pagination : 87-96

Référence électronique

Sébastien Thiery, « Après la ville : regard sur l'imaginaire de la métropole », *Quaderni* [En ligne], 74 | Hiver 2010-2011, mis en ligne le 05 janvier 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/357> ; DOI : 10.4000/quaderni.357

après la ville : regard sur l'imaginaire de la métropole

Sébastien
Thiery

Docteur en science politique

« La ville elle-même est, pour moi, liée au texte : la ville est, fondamentalement, accumulation de textes. Et ça, c'est lié au fait que nous assistons, au même moment, à différents endroits de la planète, à trois phénomènes concomitants qui sont : l'invention de l'écriture, la naissance des premières grandes villes et celle des premiers États qui sont des empires théocratiques. La ville est une réunion d'individus autour d'un temple, d'une tombe. Il y a une administration qui se constitue et qui ne peut se constituer que par l'intermédiaire de l'écriture. Les choses sont évidentes : c'est parce qu'il y a de l'écriture que la ville classique avec ses remparts et la distinction entre ville et campagne peuvent vraiment exister. Ce qui donc est le plus important dans une ville, c'est les archives, la bibliothèque ».

Michel Butor, *La ville comme texte*, dans Répertoire V, Minuit, 1982

Un texte est-il disponible qui, conservé comme archive vivante, délivrerait le sens de la métropole qui aujourd'hui se « développe » ? L'idée

même qu'il y a « développement » de celle-ci implique précisément la préexistence d'un « négatif » compris comme son référent, d'un prototype compris comme son modèle, d'une certaine forme de récit de légitimation. Ce récit, efficient parce que non dévoilé comme tel, s'échange au quotidien sous la forme d'images constituant la matière d'une « opération symbolique » au sens où l'entend Lucien Sfez notamment¹. Les images symboliques en question se manifestent dans les formes et les discours censés rendre compte de la réalité qui porte le nom de « métropole ». Discrètement mais aux yeux de tous, elles donnent force de loi à la réalité urbaine en question : un certain devenir métropole s'impose. L'imaginaire ainsi déployé légifère donc en silence et confère à la métropole son caractère désirable, condition même de toute politique publique de métropolisation. Aborder la métropole sous l'angle des images symboliques sur lesquelles elle repose permet de la reconsidérer comme récit, par définition contestable.

L'imaginaire structure des formes et des discours qui, soumis à un exercice d'exégèse, en délivrent comme des fragments. La dé-monstration, au sens propre du terme, se joue alors modestement, comme un pari d'interprétation. Tel est l'enjeu du premier temps de cette analyse qui prend la Street View du logiciel Google earth comme un fragment de l'imaginaire de la métropole. À partir de ce pari là, il s'agit de tenter une approche plus complexe de cet imaginaire, notamment à travers une analyse de certaines formes emblématiques de l'espace urbain désigné comme « métropole ». Tout en s'essayant à une définition de l'imaginaire de la métropole, il s'agit de rendre pensable la formulation de contre-imaginaires, comme

celui de la friche, porteur d'un avenir situé aux antipodes des grands paris de métropolisation. Quel que soit le parti pris, ce texte se veut une contribution à un travail nécessaire : fonder le grand œuvre urbanistique en recomposant des récits, matières textuelles si ce n'est poétiques à partir desquelles nous pourrions continuer de fabriquer politiquement la ville, et non pas subir le « développement urbain » comme une fatalité des temps présents.

Fragment du récit métropole : des solitudes agglomérées sans fin

Google Street View comme icône

Les dispositifs d'orientation ne sont pas de simples outils indépendants des espaces auxquels ils se rapportent : systèmes de représentations, ils structurent la pensée même de ces espaces et en conditionnent ainsi la fabrique effective. Google Street View, mis en place aux États-Unis et au Canada en 2007 et développé en France à partir de 2008, connaît un succès tel qu'il préfigure à bien des égards la représentation légitime de la ville et, par conséquent, la manière dont celle-ci est projetée. Constitué de la juxtaposition de milliards de photos prises par des véhicules sillonnant les rues des principales régions du monde, Google Street View permet notamment la visualisation à 360° de paysages urbains. L'iconographie de ce système d'orientation se décline selon trois registres, dont l'un s'avère si singulier qu'il semble signer un nouveau mode de représentation de l'espace urbain. L'approche du paysage se fait d'abord au moyen d'une navigation à travers des photographies satellites, et l'image du monde est reconstituée comme

une simple mappemonde bien qu'extrêmement précise. L'immersion dans les paysages se fait au moyen de panoramiques qui, à 360°, restituent l'expérience visuelle d'un corps situé en un point donné et tournant sur lui-même.

Entre ces deux univers iconographiques, déjà répertoriés au sein de notre culture visuelle, se découvre un univers intermédiaire qui, entre l'objectivité du globe et la vue subjective, donne au monde un visage inouï : à l'horizon se dessine, nocturne, un ciel étoilé ; sous l'horizon, un paysage plan remplit l'espace ; dans ce théâtre, des sphères lumineuses se succèdent, comme suspendues ; à l'intérieur de chacune d'elles se déploie une vue urbaine passablement déformée, parcelle de la vision à 360°. L'univers est ainsi constitué d'une multitude de sphères comme recouvertes d'un décor urbain. À l'infini, elles semblent s'égrener.

La représentation de la ville ainsi formée renvoie à quelques visions légitimes qu'il s'agit d'analyser. D'abord, la logique agrégative paraît structurer la composition de l'espace. À l'infini, ce sont des éléments simples et récurrents qui se succèdent, des particules élémentaires dont le séquençage constitue un corps sans limite. L'espace n'est pas tissu, texture comprenant diverses mailles, diverses qualités de matières, mais enfilade de billes, répétition à l'infini d'éléments interchangeables. L'espace est cela : une infinie succession d'unités indistinctes. Sans doute, l'image ainsi constituée illustre-t-elle le paradigme du « glocal », d'un monde composé du jeu relationnel entre le tout mondialisé et l'individu esseulé, d'un monde dénué d'espace intermédiaire qu'il s'agisse d'État, de Région, de Commune, ou de tout autre espace

de solidarité. Sans doute l'imaginaire constitutif de la métropole réside-t-il non loin de là, proche des récits du village global.

Ces clichés où se présentent, flottantes, ces sphères lumineuses organisées en chapelet infini, offrent quelques autres indices complétant le tableau de l'imaginaire de la métropole. Alors que le second plan demeure largement illisible, qu'il s'agisse du sol comme du ciel, les sphères offrent quelques détails significatifs. D'une part, dans chacune d'elles se découvre un bitume omniprésent, conséquence de prises de vue réalisées par des véhicules sillonnant les routes. Surreprésentées, les voies de communication donnent alors à la ville une allure d'immense réseau sans destination. En outre, chacune des sphères se trouve frappée d'un copyright Google. Ainsi, ces éléments portent-ils entre ciel et terre la marque d'un monde objet et privatisé. Enfin, le régime de l'image comme enroulée sur la sphère renvoie directement au langage de l'œil, du judas, de la surveillance. Flux, privatisation, sécurité composent une triade singularisant cet espace de représentation. Plus précisément, cette triade dessine la manière dont se conçoit l'existence du « métropolitain » autrement nommé « city user ».

La métropole ou l'agglomération dans sa phase terminale

Dans le Livre vert, dernière publication de la Délégation Interministérielle à la Ville sorti en mars 2009, la ville est définie comme « *une unité urbaine comptant plus de 2000 habitants agglomérés* »². Le langage administratif va ici droit au but, et manifeste clairement combien la définition de la ville relève de la logique

comptable. Ce fragment participe de ces textes archivés qui font loi tant ils s'écrivent de manière incontestable et sous le regard de tous. Il est écrit, et par là même pensé comme allant de soi, que la fabrique urbaine consiste en une mécanique de l'agglomération. Il n'y a pas de rupture entre le paradigme de l'agglomération et celui de la métropole, mais seulement différence de degré d'un point de vue comptable. La métropole est la « grande » agglomération, comme en attestent les noms qui depuis quelques années foisonnent sur le modèle du « Grand Paris » : Grand Lyon, Grand Bordeaux, Grand Metz, etc. La métropole s'avère ainsi, dans l'espace de la représentation, l'agglomération paroxystique.

En tant qu'agglomération paroxystique, la métropole demeure idéale : son développement étant sans borne, à l'instar de cette succession infinie de particules que présente l'image Google, elle n'a pas de forme. Elle réalise, par « agglomérations » successives et infinies, l'effacement du périmètre exclusif de la ville historique et le dépassement de toute espèce de frontière contrevenant aux contemporaines et incontournables « mobilités ». La métropole est ainsi, par définition, une étendue urbaine au « périmètre introuvable », comme l'affirmait Pierre Mansat le 1^{er} octobre 2008 lors de sa contribution aux débats de la Conférence métropolitaine³. Elle s'impose alors comme parachèvement du processus d'urbanisation : par l'effacement de la césure frontalière qui la distingue de tout autre territoire, cette ville sans bord recouvre en puissance la totalité du globe. La métropole manifeste dans l'imaginaire urbain l'échéance de la structure dualiste propre à la civilisation d'Occident et, en l'occurrence de la césure entre l'ici et l'ailleurs⁴. Elle ne saurait se « cantonner »

à un territoire, tant sa logique d'expansion est par définition infinie. Affranchie de son territoire d'inscription, elle apparaît comme ville totale qui, non distincte d'un quelconque ailleurs, ne saurait se penser comme destination. De ce fait là, elle s'analyse comme ville consommée.

La consommation de ce qui structure la ville classique se manifeste notamment à travers la disparition de tout espace intermédiaire entre les unités flottantes qui composent la métropole. Comme le montre le théâtre constitué des sphères en apesanteur, aucune structure ne vient faire séparation entre elles et, par là même, ne constitue le tiers terme permettant leur mise en relation. Autrement dit, d'espace public il n'y a point : les individus flottent dans un univers sans contenu. Sur une surface plane indifférenciée et ne portant trace d'aucune mémoire, d'aucune verticalité, les particules élémentaires, éclats de regards individualisés, se juxtaposent. Enchaînées par le principe d'agglomération, les unités demeurent solitaires, répliques individuelles d'un monde clos, globalités miniatures. La métropole ne se conçoit pas comme territoire politique : sans nom, comme en attestent les énoncés littéraires qui lui servent de désignation comme le « Grand Paris », elle se développe sous l'impulsion d'une force anonyme que les acteurs politiques sont invités à constater. Ceux-ci entrent en jeu en aval du processus, dès lors que se pose la question de la « gouvernance » de ces étendues urbaines, c'est à dire des modalités de gestion d'une réalité prétendument déjà « vécue » et échappant à l'emprise des vieilles structures politiques. Les représentants politiques sont ainsi convoqués comme managers d'espaces urbains qui, en tant que tels, déclassent les territoires qu'ils débordent. Les

—

—

—

multiples programmes d'identités visuelles qui se développent autour des projets de métropolisation en attestent : l'entité métropolitaine, pourtant sans représentation politique, se veut dispensatrice de l'identité de demain. L'ordre qui se dessine est ainsi celui-ci : des citoyens devenus usagers d'un territoire sans corps politique et, entre les deux, des acteurs rétrogradés au rang de gestionnaires de ces usages.

La métropole est un défi aujourd'hui prétendument incontestable parce qu'elle consiste d'abord en l'enregistrement d'une situation : par la force des choses, nous sommes plongés dans l'ère métropolitaine et devons apprendre à nous y mouvoir. Alors que la ville s'est construite par sédimentations successives de textes en constituant le trésor et la trame, la métropole s'imposerait par la seule loi du développement. Elle est de part en part constituée par le récit qu'il n'y a pas de récit. L'espace métropolitain se rêve alors sans part d'ombre, sans angle mort. Dans cette ville parvenue à échéance, le politique n'a pas lieu et le citoyen n'existe pas. Une nouvelle espèce naît alors : le « city user », modèle d'individu évoluant dans l'espace métropolitain. Le « city user » se déplace, abondamment, et la multiplication des flux est la promesse qui lui est faite par les managers du devenir métropolitain : sur dessins en 3D, la métropole s'affirme par le tram, le métro hi-tech, et autres démonstrations fulgurantes de mobilités. Le « city user » se loge bien plus qu'il n'habite, et des politiques industrielles du logement se configurent autour de l'impératif de fournir les unités privatisés par centaines de milliers permettant d'absorber les vagues de nouveaux « city users » prévues par les statistiques démographiques. Enfin, le « city user » se veut

pratiquant et non fabricant de la métropole, et en tant qu'usager, il doit jouir d'une sécurité sans faille poursuivant, pour le radicaliser, le rêve de la ville moderne lavée de toute négativité.

Annotation première : dans les marges du récit, la légende de la friche

Le développement crée du négatif non officiellement répertorié parce que hors temps et hors espace de la métropole. C'est que le prétendu développement s'avère concrètement processus de transformation de l'espace urbain, pour le meilleur ou le pire, et production de rebuts, de perte, de bruit. Dans ce fatras, mis à distance par les récits canoniques, s'inscrit la légende de la friche. Infiltration, occupation, récupération, transformation. Tels sont quelques-uns des mots d'ordre qui structurent un imaginaire se dressant aux antipodes de celui de la métropole, solaire et définitive. Si la zone, en cela qu'elle est praticable, est le motif urbain de la métropole, c'est le chantier qui se présente comme celui de la friche. La friche se construit incessamment, la métropole est achevée ; la friche se fabrique par l'acte même d'habiter, la métropole se pratique par un « city user » bien logé ; la friche se pense indissociablement d'un projet politique et culturel, la métropole s'envisage sans autre structure politique que celle de la réunion de ses administrateurs. Alors que la métropole fait sol propre, à l'instar des lignes de tramway dessinées telles des lames nettoyant l'espace, la friche se réalise par sédimentation et accumulation de matières et histoires. La friche s'inscrit tout contre la ville, et non pas au delà. La métropole est une promesse accomplie. La friche n'a jamais cessé d'advenir.

Fragment du paysage : un territoire enfin nettoyé

Le rond-point comme monument

Une raison sèche, prétendument moderne alors que nous ne l'avons jamais été⁵, tente de convaincre que les aménagements de la ville relèvent de rationalités spécifiques, d'expertes analyses développées pour satisfaire tel prétendu besoin, pour régler tel prétendu problème. Le calcul règne, et la ville se développe au rythme de mesures frappées du sceau de nécessités de secteurs administratifs : économique, écologique, logistique, etc. Jamais l'on ne conçoit que l'ouvrage d'urbanisme relève d'un geste d'écriture normatif. Jamais l'on ne conçoit que telle organisation minérale, telle composition végétale, telle matière ainsi coulée ou tel dessin singulier projeté aux yeux de tous, sont autant d'éléments grammaticaux d'un texte que, secrètement, nous scrutons. Alors, à travers la relation de familiarité créée avec ce texte, nous y décelons une part de notre visage. Autrement dit, nous produisons des monuments en catimini et entrons clandestinement en religion dès lors que nous sortons dans la ville pour nous y reconnaître. Cette affirmation, inaudible si l'on demeure dans le champ des sciences sociales objectivistes, devient élémentaire dès lors qu'avec Pierre Legendre⁶ nous concevons que, humains parmi les humains, nous ne cessons de pratiquer l'aliénation rituelle.

Ce n'est donc pas la destination que l'on donne aux formes qui leur confère leur fonction théâtrale et spéculaire, mais le chemin rituel qu'elles empruntent. Ainsi, certaines d'entre elles ne sont imputables à aucune personne physique : pro-

duites, commanditées, authentifiées, ou attestées par la puissance publique, celles-ci acquièrent valeur d'emblème, de « *figuralia* » pour utiliser un terme latin qui désigne les formes qui parlent⁷. Alors l'espace de la ville reste, en dépit de tous les préceptes rationalistes, une vaste organisation rituelle, et les formes « *aménagées* » participent de « *l'appareil cérémonial et liturgique* » qu'analyse Giorgio Agamben par exemple⁸. Pour ce faire, il n'est nullement besoin que les auteurs aient conscience du texte qu'ils composent car, comme le rappelle bien souvent Pierre Legendre, « *tout est dans la manière de savoir ignorer la cause à servir* ».

Le rond-point, forme urbaine omniprésente et néanmoins incontestable, fait loi. C'est en lui restituant une certaine dimension d'étrangeté qu'il devient « parlant » et que l'analyse peut alors en extraire comme un fragment de texte. Alors, nous entendons que ce texte raconte une histoire où toute rencontre est catastrophique, et où toute immobilité est problématique. En cela, il porte obscurément la signature de l'imaginaire esquissé plus haut : il célèbre le flux, la solitude et la sécurité. Il témoigne d'une rupture dans l'ordre de la relation sociale et politique, du passage du récit selon lequel les citoyens construisent la communauté urbaine à travers leur confrontation, au récit selon lequel les usagers (« *city users* ») évoluent sur un territoire conçu comme zone praticable et non comme espace à toujours construire.

Territoire sacrifié, et néanmoins maintes fois surinvesti d'interventions artistiques auxquelles nul ne peut se confronter autrement qu'accidentellement⁹, le rond-point apparaît comme une place

publique mise sous cloche, comme une agora rétrogradée au rang de décor urbain, propre et verte. Le rond-point s'offre alors comme un autel dressé au corps politique. Le plus célèbre d'entre eux, en France, accueille la tombe du soldat dit « inconnu » et fonctionne ainsi comme parangon des dizaines de milliers que compte le pays.

La métropole ou la ville sans corps

L'enjeu du processus de métropolisation est en tout premier lieu présenté sous l'angle des « mobilités ». Faire projet sur ce terrain là consiste à résoudre une équation capitale : faire circuler le monde. Ainsi, caricatural mais symptomatique, le projet du Grand Paris semble-t-il se sceller autour de la désormais fameuse double boucle de métro automatique de 130 kilomètres de long. C'est là une promesse réaffirmée par Nicolas Sarkozy dans un entretien paru dans *Architecture d'Aujourd'hui* en mars 2010¹⁰. C'est là un chantier qui sera achevé pour 2013 a annoncé Christian Blanc, Secrétaire d'État au développement de la région-capitale, devant le Sénat le 7 avril dernier. La métropole se rêve ainsi comme un immense réseau de transports « *permettant une circulation très rapide d'un bout à l'autre du Grand Paris* »¹¹, dixit le chef de l'État qui se garde bien de définir quels sont les « bouts » de cet espace, et pour cause !

À l'image de la « double boucle » de métro, toute destination est introuvable dans un espace où la convergence et la rencontre n'ont pas lieu : sans terminus, le territoire est constitué à l'infini de stations intermédiaires elles-mêmes pensées comme des nœuds de distributions de flux renvoyant vers des réseaux secondaires de type vélib'. Le

tram, figure imposée de toute métropole qui se respecte, participe de cette stratégie d'accélération des mobilités. Très souvent, la mise en place des tram s'accompagne de tout un programme de commandes publiques venant agrémenter les stations et qualifier, par le signe artistique, des morceaux de ville nettoyés pour les besoins de la cause. L'œuvre ponctue un trajet, et prend l'allure du bovidé saluant le passage du train. Elle ne structure pas un espace de confrontation, à l'instar du monument se dressant sur la place publique, mais signale un point de d'éclatement du flux, à l'instar du monument hissé sur rond point. Le réseau, ponctué de points égrenés, constitue la colonne vertébrale d'un espace urbain qui, comme par contagion, se développe autour. Il n'est alors pas rare de trouver dans les territoires avancés des métropoles des voies déjà implantées apportant tous les réseaux nécessaires à l'implantation de logements futurs, pas même encore dessinés mais d'ores et déjà prévus. Deux qualités d'espaces sont ainsi en friction : celui des ponts et chaussées, réduction de ce qui constituait antan l'espace public, et celui du logement privé, structuré à l'inverse de la métropole : clôturé, emmuré, bordé à l'extrême. D'espace commun, il n'y a point.

L'ordre du commun est pris en charge par la zone commerciale qui s'avère l'ultime espace de rassemblement au sein de la métropole. Destination inscrite sur les panneaux de la DDE, la zone commerciale se dessine comme reliquat des espaces intermédiaires qui structuraient la ville. Ici, les usagers consomment et oublient, alors que dans l'espace public les citoyens produisent et lèguent. Cette distinction donne toute la mesure de la logique de liquidation des corps qui travaille

au cœur du processus métropolisation. Urbanité de consommation, et non de production, la ville d'après la ville est un espace urbain défait du nerf politique façonnant historiquement la commune. Alors que le sujet politique habitant la ville s'altère, le « city user » traversant la métropole suit la pente narcissique célébrée sur les affiches sucrées jalonnant l'espace. Ici, la contradiction n'a pas lieu, et le politique est réinjecté sous forme d'une police individuelle imposant « une consommation responsable ». La métropole boucle ainsi son programme de parousie en promettant le nettoyage à grande échelle à travers la sensibilisation de chacun à l'entreprise. Elle peut alors figurer au rang des grandes épopées collectives, et même pas commune, tout en demeurant absolument imperméable à l'expérience de corps que suppose l'invention politique. Dite « Post-Kyoto », voire « Post-Copenhague », elle aspire la soif de conscience tout en liquidant le désir des corps. Ceux-ci demeurent cloisonnés dans des pavillons démultipliés et amalgamés, sortes de nouvelles féodalités comme l'indique leur nom invoquant la pièce d'étoffe signalant l'autorité sous laquelle se place un navire. Peuplé de solitudes, un désert s'étend là sous les signes spectaculaires d'une construction ambitieuse comme jamais.

Dans ce contexte, l'autorité politique s'en remet à l'art de communiquer pour faire se poursuivre la lueur de son règne, si ce n'est de son existence en tant que telle. Ainsi, se multiplient les campagnes d'identité visuelle. Celles-ci se présentent comme déclinaisons de la logomania ambiante, ou sous la forme d'événements impliquant scénographies spécifiques et produits dérivés en tout genre. Ayant déserté l'espace ou réduite à la pure fonctionnalité signalétique, la forme visuelle se débride dans

l'espace communicationnel. Conséquence de l'importation des préceptes du marketing dans l'espace du politique, les programmes d'identité visuelle répondent à des cahiers des charges où une logique de *branding* se déploie quasi systématiquement : on insiste sur la convivialité du signe, sur sa modernité, son dynamisme, et sa capacité à donner un visage « attractif » à la ville. Massivement vide, le discours de commande pourrait être tenu par n'importe quel responsable public ou privé, et témoigne manifestement de l'absence d'autorité, c'est-à-dire d'auteur. Pour exemple, un responsable de communication d'une métropole ambitieuse du nord de la France rédigeait il y a un an un cahier des charges relatif à la création d'un « *logo devant dégager élan et sympathie, et résulter d'une approche décalée plutôt marketing afin de susciter de la sympathie et de l'adhésion* »¹². La liquidation a bien cours, le centre politique devient commercial, et la métropole s'avère un produit comme les autres. Aux confins du destin des villes, la métropole se dessine comme simulacre, comme une lubie, une oasis. Il n'est manifestement plus question de construire l'espace d'une destinée commune.

Annotation seconde et finale : dans les failles du territoire, l'histoire en devenir

Alors qu'une sorte de pacification guerrière semble guider les projets urbains de métropolisation, ce rêve de propreté clinique est contredit au quotidien par des aventures qui, par nécessité ou désir, font communautés de destin. Ces aventures se glissent notamment dans les failles de l'urbanisme planifié qui, mécaniquement, produit près de 20% de territoires délaissés¹³. Parce que le foncier est inaccessible à une large

part de la population qui bien que ne relevant pas de la catégorie des « city users » ne cesse de faire la ville, parce que la liquidation de l'espace public promet de nouvelles insurrections de sujets inaptes à la solitude, parce que des textes en souffrance hérités de longue date ne cesseront de chercher leur terre d'élection, ces territoires délaissés sont les espaces où ce qui demeure encore impensé aura nécessairement lieu. La friche s'impose, bien plus certainement que la métropole, comme utopie d'où vont éclore les formes politiques susceptibles de porter la communauté d'après la ville. Une forme de ville a semble-t-il fait long feu, celle structurée par des limites, par une enceinte, et dessinée, donc en plan. Alors que la métropole semble portée par une stratégie de balayage de ce qui s'éteint et par une tentative de revitalisation de l'idéal du plan, la logique de la friche implique un processus in situ de recréation à partir de ce qui a fait son temps et néanmoins demeure comme trace. Alors, à l'instar du processus de pseudomorphose que décrivent les minéralistes et que, dans son ouvrage *Le Déclin de l'Occident*, Oswald Spengler reprend à son compte¹⁴, la culture de la friche relève d'une manière de s'inscrire dans les failles de la ville et, en les habitant, de les recouvrir jusqu'à leur donner forme nouvelle. C'est ainsi, toujours selon Spengler, que se réalisent nécessairement les ruptures historiques.

N · O · T · E · S

1. « Elle [l'opération symbolique] est de l'ordre magico-religieux, primitif, du langage-acte par lequel les rois de l'ancienne Grèce, de même que les chefs des tribus, se rattachent aux grandes forces du cosmos et les font passer, d'un mot, dans la réalité des faits ». Lucien Sfez, *L'Enfer et le paradis*, PUF, 1985, p.32. (Nouvelles éditions chez PUF retirées : *La politique symbolique*).
2. DIV, *Géographie prioritaire de la politique de la ville et contractualisation*, 2009, p.12.
3. Pour la lecture de cette archive ainsi que de la multitudes de textes et discours relatifs au Grand Paris comme à Paris Métropole, consulter le site de Pierre Mansat, Adjoint au Maire de Paris chargé de « Paris Métropole » et des relations avec les collectivités territoriales d'Île de France : <http://www.pierremansat.com>.
4. Sur ce contexte « post-dualiste », lire les précieux ouvrages de Dominique Quessada, : *La Société de consommation de soi* (Verticales, 1999), *L'Esclavemaître* (Verticales, 2002), ou encore *Court traité d'altéricide* (Verticales, 2007) qui préfigure un ouvrage à venir sur « l'homme sans autre », réelle mise en forme de la thèse selon laquelle la structure qui fonde toute la philosophie occidentale du sujet parvient aujourd'hui à échéance.
5. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La découverte, 1991.
6. C'est là une des propositions centrales d'une œuvre monumentale dont la lecture de *De la Société comme Texte. Linéaments d'une anthropologie dogmatique*, paru chez Fayard en 2001, peut offrir une bonne introduction.
7. Sur la question des *figuralia*, qu'il définit aussi

comme des « machins symboliques », voir entre autres la leçon VII de Pierre Legendre : *Le Désir politique de Dieu, Étude sur les montages de l'État et du Droit*, Fayard, 1988. Et notamment, le chapitre intitulé « L'exploitation du gisement romain. », p. 318 et s.

8. Voir notamment : G. Agamben, *Le Règne et la Gloire. Homo sacer, II, 2.*, Seuil, 2008.

9. Voir : R. Metivier, « L'art giratoire », dans *Dictionnaire des politiques culturelles de la France depuis 1959*, sous la direction d'Emmanuel de Waresquiel, Larousse, 2001, p. 37.

10. Nicolas Sarkozy, « Il y a un potentiel formidable pour réinventer Paris, à condition d'assouplir intelligemment les contraintes, à condition de changer les mentalités », dans *Architecture d'Aujourd'hui*, n° 376, mars 2010, pp. 42-58.

11. *Idem*, p. 52.

12. Ce fragment est tiré d'un cahier des charges reçu par l'agence Intégral Ruedi Baur Paris en mai 2009 et rédigé pour une collectivité dont le nom importe peu : nommer la ville en question serait l'accabler injustement tant toutes les villes ou presque produisent quasiment à la lettre un même verbiage.

13. Sur la question des délaissés urbains, voir les nombreux travaux et études réalisés par l'architecte Patrick Bouchain ou encore par le paysagiste Gilles Clément.

14. Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, (1918), Gallimard, 1948.

R · É · S · U · M · É

Une approche de la « métropole comme représentation » conduit sur le chemin d'un territoire post-politique : récit de l'agglomération sans fin, son espace est censé ne pas s'écrire mais se développer. En surface règnent alors les « mobilités » et l'impératif « multipolaire », lieux communs du « city-user », usager et non producteur de la cité. Ville consommée, la métropole s'idéalise dans une urbanité de la consommation où les enseignes s'érigeraient en haut lieux, et où l'instance politique serait convoquée en sa qualité de gestionnaire d'une fatale réalité. Un dogme est en place, un vocabulaire légal, une cartographie mentale. Néanmoins, à l'instar de celui de la friche, d'autres imaginaires doivent permettre de discuter, contester, voire infléchir ce devenir programmé.

Summary

An approach to the "metropolis as a representation" driving on the path to a post-political territory : story of the endless city, the location is deemed not written but thrive. Surface prevail then the "mobility" and the imperative "multipolar", platitudes of "city-user", user and not the producer of the city. Consumed city, the metropolis in an idealized urban consumption which brands itself as a High places, and where the political forum would be convened in his capacity as manager of a fatal reality. A dogma is in place, a legal vocabulary, a mental map. Nevertheless, like that of the fallow, other imaginary have the opportunity to discuss, challenge or correct this become programmed.